

Dans la jungle des villes

Olivier Maillart

Number 63, Winter 2016

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/80615ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (print)

2369-2359 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Maillart, O. (2016). Dans la jungle des villes. *L'Inconvénient*, (63), 58–60.



DANS LA JUNGLE DES VILLES

Olivier Maillart

Il y a un truc que j'aimerais bien faire un jour : tuer un cycliste. C'est naturel, me direz-vous : depuis quelques années, ces derniers se sont multipliés comme des rats, et comme les rats ils ont gagné en morgue et en agressivité à mesure qu'ils se sentaient plus nombreux, plus forts, plus sûrs de leur puissance. Dans les replis sinueux de nos vieilles cités en quête de modernité, il est devenu impossible de sortir sans manquer de se faire renverser, à un moment ou à l'autre, par un de ces êtres obtus dont le visage concentré dit qu'il détient à la fois les droits de l'automobiliste et ceux du piéton (l'obliger à choisir entre les deux serait sans doute pour lui une terrible *violence symbolique*, une *assignation identitaire* d'une cruauté profondément réactionnaire) et n'a donc littéralement jamais à s'arrêter. Ils me rappellent cette merveilleuse réplique du film *Cible émovante*, lorsque les gangsters foncent en voiture et voient une jeune mère traverser la route avec son landau : « Fonce, on est plus gros qu'eux ! »

J'imagine qu'il doit y avoir quelque chose de grisant à sillonner ainsi la ville, une ivresse, un sentiment de liberté (pas de casque, pas d'attente) associé au délectable frisson d'être du côté du Bien (il s'agit d'un moyen de transport écologique) et de la Modernité (les pistes cyclables étant bien entendu l'une des marques du progrès – pour des raisons d'ailleurs obscures, mais peu importe). On glisse ainsi dans Paris, on fend l'air comme on entrerait dans la mer ou dans son bain, et l'atmosphère, rendue plus vive et fraîche grâce à la vitesse, perd de son poisseux pour devenir une substance pure et accueillante. Les trajets deviennent autant de promenades, et les souvenirs de balades enfantines ressuscitent naturellement dans les cerveaux de nos souriants vélocipèdes. Je mentirais si je ne reconnaissais pas que cette multiplication des bicyclettes a eu au moins une conséquence heureuse, celle de remettre au goût du jour le motif de la femme à vélo,

avatar moderne et vélocé de celui de la passante ; femme si délicate, qu'elle se laisse aider par la pente ou qu'elle lutte pour la remonter, et dont on peut admirer tantôt les jambes fines, tantôt la jolie croupe, comme les mauvais garnements de Fellini dans *Amarcord*, à la sortie de la messe.

Pourtant, l'envie de meurtre en moi demeure. C'est que, pour ma part, je suis piéton, désespérément piéton, comme Léon-Paul Fargue et Charles Baudelaire avant moi (a-t-on jamais entendu parler d'un poète cycliste ?). Je suis tout à fait à même de repérer chez ces dangereux individus le mécanisme psychologique suivant : l'automobiliste, dans une immense majorité, est conscient qu'il peut donner la mort avec son véhicule. Il est donc prudent (et, contrairement à une méchante légende, le conducteur parisien l'est tout particulièrement, on peut même dire qu'il roule *bien* ; engouffrez-vous dans la place de l'Étoile à l'heure de pointe : pas une aile de froissée ! Ces gens roulent comme des fous, mais des fous qui savent ce qu'ils font). Quand vous traversez les rues n'importe comment, ce qui est le plus souvent mon cas, l'automobiliste vous voit, vous insulte bien sûr, mais en faisant attention à vous. Le cycliste, non. Le cycliste a conservé l'inconscience du piéton, qui ne peut guère faire de mal à grand monde, en y ajoutant la vitesse dangereuse du véhicule sur roues. Il n'appartient ni à la catégorie des responsables ni à celle des innocents : il entre donc dans la catégorie des *connards*. Et il semble particulièrement fier et heureux d'en être.

Le bougre n'a cependant pas pris garde à un petit détail : il est rapide, mais pas *si* rapide. Il est un peu protégé, mais pas *si* protégé. Bref, il est plus vulnérable qu'il ne le pense. Et, dans la jungle des villes, la proie peut tout à coup se métamorphoser en prédateur. Ainsi moi-même : je m'imagine, je m'entraîne – sera-ce un coup de pied habilement placé dans

la roue arrière ? Une canne ou un parapluie glissé dans les rayons en pleine course du type qui, une fois de plus, a refusé de me céder le passage ? Je l'ignore encore. Je choisirai ma victime expiatoire avec un soin tout particulier : pas une femme (surtout si elle est jolie) ni un type trop costaud. Plutôt un connard émasculé à la dégaine de *hipster* jovial (le genre qui ne circule qu'à vélo, sauf s'il est en trottinette). Et là, le voir brusquement tomber, tout ahuri, ne comprenant pas ce qui lui arrive les premières secondes. Vivre une *chute* dont il se croyait préservé en son angélique essence. Le rappeler à sa dure condition d'homme. Avec un peu de chance, il se fera mal. Il se blessera. On verra du sang, un os peut-être. Il paiera pour les autres. Il entrera ainsi dans l'Histoire.

Ensuite, je m'attaquerai aux trottinettes.

•

Une fois le dossier « Roues et roulettes » réglé, je pourrai m'attaquer à un autre grand mal de nos villes modernes, source d'irritations infinies : les concerts de bruits.

Vous vous êtes sûrement déjà posé la question suivante : pourquoi les gens qui écoutent de la musique pourrie l'écoutent-ils si fort ? Visualisez et surtout *entendez* la situation : des jeunes s'attroupent, et pour survivre à l'inconfort de se sentir chacun si seul lorsqu'ils sont ensemble, ils mettent ce qu'ils tiennent pour leur musique à un niveau sonore anormalement élevé. Concert de bruits. Ou alors c'est une soirée, vous ne faites que passer sous les fenêtres ouvertes d'un appartement éclairé dans la nuit, vous rentrez chez vous dans une légère ivresse, vous vous sentez heureux et bien disposé, mais les rires et les bruits des discussions qui auraient parfaitement accompagné votre rêverie sont couverts par un boum-boum tonitruant : l'humain reflue sous la marée mécanique. Concert de bruits. Dans la rue encore, vous marchez, vous marchez, et vous entendez, loin derrière vous, qui se rapproche et enfin vous dépasse, un ronflement de moteur accompagné, dépassé même par l'assourdissant battement binaire d'une musique électronique quelconque, les *samples* d'un mauvais rap, bref de la musique merdique, projetée à un niveau tel que l'on se demande comment les passagers du véhicule font pour tenir le coup. Concert de bruits.

On réagit toujours de la même façon devant ce genre d'agressions propres à la vie urbaine contemporaine : on prend un air affligé, on attend que ça passe, on presse le pas si cela peut aider. Mais à aucun moment on ne s'interroge sur la souffrance des auditeurs *volontaires* de ces horreurs. Voilà qui est bien égoïste. Car il est toujours question, nous sommes d'accord, de musiques singulièrement pourries, qui peuvent aller de la techno pour boîtes de province au *dark metal* le plus bruitiste, en passant par la variété la plus niaiseuse, sans que cela change rien au problème. On ne s'attend pas à croiser un automobiliste faisant braire une cantate de Bach, ni même une jolie chanson des Kinks ou des Beatles. Pour la simple raison que la bonne musique ne s'écoute pas ainsi. Jamais. Elle n'est pas faite pour ça. Alors que la mauvaise, si. Et si les gens se l'imposent (et nous l'imposent par la même occasion) en l'écoutant si fort, c'est parce qu'à un volume nor-

mal sa profonde laideur apparaîtrait à tous, *y compris à ses amateurs mêmes* ! Ceux-ci ne sont pas plus fous que les autres. Ils consomment leur musique de la seule manière possible : ce qui se compose mal s'écoute salement. Le bruit atténue les fausses notes, parce qu'il les rend inaudibles. Comment faire autrement ?

J'ai lu à droite, à gauche, ici, là, que l'on avait mis au point des machines à ultrasons insupportables pour les oreilles adolescentes, de manière à les chasser de tel ou tel lieu. C'est un peu le pendant du phénomène que je décris : un adulte n'en souffrirait pas, mais *eux*, si. Il y a eu ce type, aussi, en Allemagne ou en Belgique, je ne sais plus, qui avait chassé les drogués qui squattaient le parc en bas de chez lui à force d'y diffuser de la musique classique. Tout cela prend les contours d'une guerre rassurante, car on y comprend qui l'on est, et qui est l'ennemi.

Quoi qu'il en soit, cette histoire de bruit musical m'a aidé à élaborer une théorie valable pour quantité d'autres situations. Appelons-la la « théorie de la mauvaise cible » : si je suis incapable d'écouter de la musique aussi fort, c'est parce que celle-ci ne m'est pas adressée. Elle n'est destinée qu'à des êtres supérieurs, des ascètes qui s'infligent une sorte de souffrance musicale (nos amis américains n'ont-ils pas torturé leurs prisonniers irakiens à coups d'heures de Metallica et de Britney Spears, à pleins décibels ?), et dont je ne fais malheureusement pas partie. Même chose, me disais-je l'autre jour, en ce qui concerne l'humour cynique des heureux gagnants de notre temps, ceux que l'on voit s'exhiber plus particulièrement, en France, dans les émissions de la chaîne télévisée Canal Plus, qui est censée représenter le comble de la branchitude, de l'humour *décalé*, de la rébellion contre tout ce qui pèse et tout ce qui est ringard.

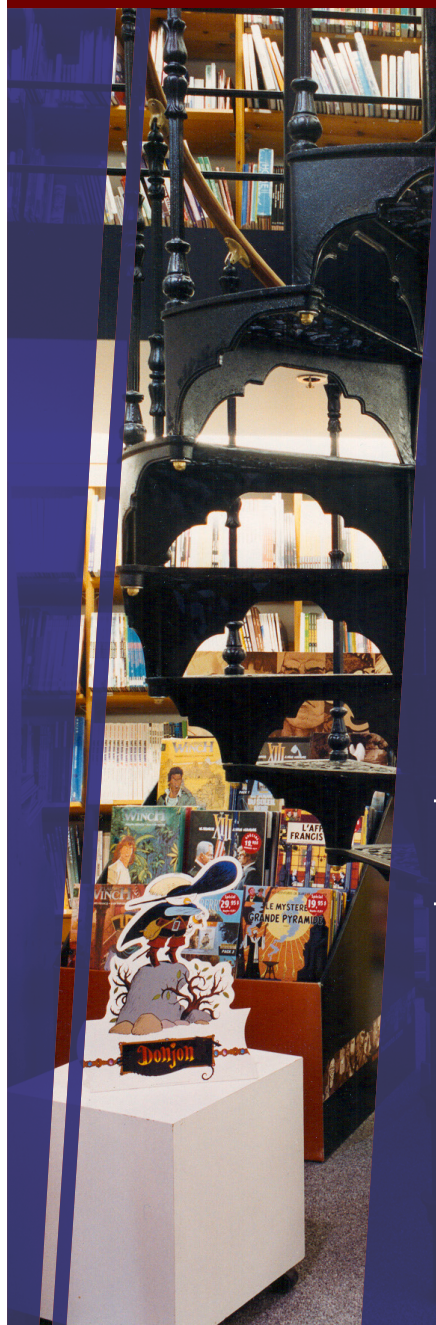
Leur humour ne m'ayant plus fait rire depuis l'adolescence, j'en cherchais la raison, et celle-ci m'est venue de la musique bruitiste de rue. Encore une fois, c'est une question de cible : si je trouve cela systématiquement vulgaire, veule, idiot, arrogant (ce plaisir qu'ont les animateurs et leurs invités à être entre eux, à être ce qu'ils sont et à persévérer dans la médiocrité de leur être autosatisfait, à étaler tout cela aux yeux d'un public bizarrement consentant, voire enthousiaste), c'est parce que je ne suis pas visé. Parce que je ne suis pas dans l'état voulu. Un humour qui ne me fait pas rire n'est pas nécessairement un humour qui n'est pas drôle. Mais s'il est un humour imaginé par des personnes cocaïnées, à destination d'autres personnes cocaïnées, tout s'éclaire : si l'on souhaite regarder *Le Petit Journal* et que l'on n'est pas déjà, au moment où le générique commence, aussi drogué que son animateur, on n'a aucune chance de le trouver drôle. Car il est plus probable que les drogués, entre eux, partagent ce doux rire de la connivence et de la complicité qui fait les fêtes familiales réussies, les foules en liesse et les lynchages. Tant pis pour moi si je ne puis en être. Comme je le dis toujours : mon cerveau étant mon seul outil de travail, j'en prends grand soin, et cela m'interdit l'accès aux drogues dures.

•

LIBRAIRIE

PANTOUTE

Librairie indépendante agréée



40
ans
de littérature

Saint-Roch

286, rue Saint-Joseph Est
Québec, Québec G1K 3A9
Tél. : 418 692-1175

Vieux-Québec

1100, rue Saint-Jean
Québec, Québec G1R 1S5
Tél. : 418 694-9748

L'heureux promeneur qui aurait échappé aux cyclistes, aux musiques merdiques comme aux ricanements de l'adolescence monstrueusement prolongée par la cocaïne serait en droit de se sentir enfin en sécurité. C'est qu'il aura oublié, aux côtés des périls réels, l'abondance des dangers imaginaires ! On parlait autrefois, en France, pour nier la hausse de la criminalité et de la petite délinquance, du « sentiment d'insécurité ». Les types qui se faisaient tabasser, les petites vieilles détroussées, les demoiselles qu'on retrouvait violées n'avaient en fait pas *réellement* vécu ces péripéties désagréables. Tout cela reposait sur des archétypes imaginaires, des représentations façonnées par les médias. Il n'y avait pas de violence, rien que des préjugés. Il fallait guérir, prendre sa pilule, et arrêter de dire n'importe quoi.

De nos jours, je ne jurerais pas que le pouvoir se sente encore assez puissant et respecté pour imposer une ré-éducation aussi humiliante à ses administrés. Pourtant, cela n'a pas fait disparaître la collusion bizarre entre violence urbaine et imaginaire. Ainsi l'autre jour j'avisai sur le trottoir, écrit au pochoir, le slogan suivant : « Zone antifa ». J'étais alors non à Paris, mais à Cherbourg, paisible ville de 40 000 habitants, tout au bout du Cotentin, dont les activités portuaires ont bien maigri au cours des dernières décennies, mais qui conserve une certaine prospérité grâce au nucléaire. Pas de grande misère, donc. Pas de grande insécurité non plus. Peu d'immigrés (le climat, peut-être, les aura dissuadés de s'installer), et de racistes moins encore. En fait, je pense que les derniers fascistes revendiqués que la ville ait connus étaient ceux d'avant l'été 1944. Pourtant, l'été dernier, dans tout un quartier, je vis à intervalles réguliers la mention guerrière (aussi intimidante pour les méchants qu'elle devait être rassurante pour les gentils) de « zone antifa ».

Cela m'a rappelé la blague du type qui plante des drapeaux pour tenir éloignés les tigres (ou les éléphants, selon les versions). Disons que ça se passe à Cherbourg. Un passant interroge le bonhomme : « Pourquoi donc plantez-vous tous ces drapeaux, mon bon monsieur ?

– Mais... pour éloigner les tigres, bien sûr. (*Ou les éléphants, vraiment c'est comme vous préférez.*)

– Mais, mais... il n'y a pas de tigres (*ni d'éléphants, d'ailleurs*) à Cherbourg !

– Eh bien, lui répond l'homme, c'est la preuve que ça marche ! »

Dans les cités les plus sûres, on guettera l'ennemi qui n'existe pas plutôt que le vrai danger. Dans la jungle des villes, on s'alarmera toujours plus volontiers d'un fascisme imaginaire que de la peste musicale qui rôde, ou des bicyclettes maudites qui nous foncent dessus. Si seulement je pouvais à mon tour fabriquer des drapeaux qui chassent le bruit, des fanions qui renversent les vélos ! J'aurais le sentiment d'avoir participé au progrès de ma civilisation. ■

www.librairiepantoute.com